

Cependant ma manche glacée (trempée de larmes).
N'a pas encore dégelé.

C'est moi seul
Qui suis le plus misérable,
Car il ne se passe pas d'années
Où même le bouvier
Ne rencontre pas celle qu'il aime.

Il y a ici une allusion à l'histoire chinoise suivant laquelle le Bouvier, une des constellations qui se trouvent auprès de la Rivière du Ciel (la Voie Lactée), est l'amant d'une étoile située de l'autre côté et appelée la Fileuse. Ils sont séparés toute l'année, sauf le septième jour du septième mois, où les pies forment un pont par-dessus la Rivière du Ciel, afin de permettre au couple de se rencontrer. La poésie chinoise et la poésie japonaise contiennent d'innombrables allusions à cette légende.

La plus commode des nombreuses éditions du *Kokin-ciou* est le *To Kagami* de Motoōri. Elle contient une paraphrase familière moderne de l'original.

CHAPITRE III

PROSE. — LA PRÉFACE DU KOKINCIYOU.
TOSA NIKKI. — TAKÉTORI MONOGATARI. — ISÉ MONO-
GATARI. — OUVRAGES MOINS IMPORTANTS

La Préface du Kokinciou.

Deux siècles environ s'écoulèrent après que le *Koziki* eut été fixé par écrit, sans qu'aucune addition notable ait été faite à la prose japonaise. Quelques-uns des *Noritos* et des édits impériaux décrits dans un précédent chapitre appartiennent à cette période, mais ce ne fut pas avant le début du x^e siècle que les écrivains japonais prirent au sérieux la pratique de la prose dans leur langue nationale. KI NO TSOURAYOUKI, le poète et le compilateur du *Kokin-ciou*, fut le premier à ouvrir la marche.

Peu de détails sur sa vie nous sont parvenus. Il était un noble de la cour et faisait remonter son origine en ligne directe à l'un des mikados. Son histoire n'est guère plus que le détail des emplois successifs qu'il remplit à Kiôto et dans les provinces. Il mourut en 946.

Sa fameuse préface du *Kokin-ciou* fut écrite vers 922.

Elle a conservé au Japon jusqu'à nos jours sa réputation de modèle achevé du style élégant. La littérature subséquente y fait constamment allusion et elle a servi de modèle pour d'innombrables essais similaires. Elle est intéressante en tant que première tentative de discuter, dans un esprit de sérieux, une question philosophique telle que la nature de la poésie. En voici les passages les plus importants :

« La poésie de Yamato (le Japon) a le cœur humain pour semence et elle croît de là en multiples formes d'expression. Les hommes sont pleins d'activités diverses, parmi lesquelles la poésie est celle qui consiste à exprimer les pensées de leur cœur par des métaphores prises dans ce qu'ils voient ou entendent.

« En écoutant le rossignol chanter parmi les fleurs, ou le cri de la grenouille qui demeure dans les eaux, nous constatons cette vérité que de toutes les choses vivantes, il n'en est pas une qui ne profère un chant. C'est par la poésie que sont émus sans efforts le ciel et la terre et que sont touchés de sympathie les dieux et les démons invisibles à nos yeux. Par la poésie, les entretiens des amants sont rendus plus doux et les cœurs des guerriers courroucés sont apaisés.

« La poésie commença quand le ciel et la terre furent créés. Mais de celle qui nous a été transmise jusqu'à ce jour, la première fut composée dans le ciel éternel par Sita-térou-himé et sur la terre qui donne les métaux par Sousa-no-vo. Au temps des dieux rapides, il semblerait qu'il n'y ait pas encore eu de mètres fixes. Leur poésie était sans art, quant à la forme, et dure à comprendre. C'est à l'époque de l'homme que Sousa-no-vo fit le premier poème de 31 syllabes. Et ainsi, par la multiplication variée des pensées et du langage, nous en vîmes à

exprimer notre amour pour les fleurs, notre envie des oiseaux, notre émotion à la vue des brumes qui précèdent la venue du printemps, ou notre chagrin en apercevant la rosée¹. Comme un voyage lointain commence avec notre premier pas et continue pendant des mois et des années, comme une haute montagne a son commencement dans la poussière de sa base et finit par s'élever très haut et s'étendre à travers l'azur comme les nuages du ciel, de même dut être graduel le développement de la poésie.

« Au temps présent, l'amour a développé dans le cœur des hommes le goût de l'ornement. De là vient que rien n'est produit qu'une poésie frivole, sans profondeur de sentiment. Dans les maisons de ceux qui sont adonnés à une vie de vaillance, la poésie est comme un arbre enfoui dans le sol et inconnu des hommes; tandis que les gens plus sérieux la regardent comme un souzouki² fleuri qui ne porte pas d'épis à graines. Si nous considérons son origine, cela ne devait pas être. Les mikados des âges passés, un matin que les fleurs printanières étaient épanouies, ou une nuit que la lune automnale brillait, avaient coutume d'envoyer chercher leurs courtisans et de leur demander des vers appropriés à la circonstance. Certains se représentaient en des lieux impraticables en quête des fleurs qu'ils aimaient; d'autres décrivaient leurs tâtonnements sans guides dans les ténèbres et leur désir ardent de la lune. Le mikado alors examinait toutes ces fantaisies et jugeait l'une habile, l'autre inepte.

1. La rosée, chez les poètes japonais, suggère les larmes et est associée à l'idée de chagrin.

2. Sorte de gazon.

« Ou bien ils faisaient des souhaits de prospérité pour leur maître, employant les métaphores des cailloux¹ ou du mont Tsoukouba². Quand la joie était trop forte pour eux, quand leurs cœurs débordaient de plaisir, quand ils sentaient leur amour éternel comme les fumées qui s'élèvent du mont Fouzi, quand ils languissaient après un ami avec des soupirs ardents comme les cris du matsoumousi (espèce de cigale), quand la vue du couple de pins de Takasago et de Souminoyé leur suggérait l'image de deux époux vieillissant ensemble, quand ils songeaient aux jours passés de leur vigueur virile, ou regrettaient le temps de leur jeune fraîcheur, c'est avec la poésie qu'ils reconfortaient leurs cœurs. Encore, quand ils regardaient les fleurs dépouiller leurs tiges un matin de printemps, ou qu'ils entendaient tomber les feuilles un soir d'automne, ou chaque année se lamentaient sur les vagues de neige (les cheveux gris) reflétées dans le miroir; quand, voyant la rosée sur le gazon ou l'écume sur l'eau, ils tressaillaient en reconnaissant dans ces choses les emblèmes de leurs propres existences; ou encore, hier seulement dans tout l'orgueil de la prospérité, aujourd'hui avec un revers de fortune ils se voyaient condamnés à une vie misérable, et exilés ceux qui leur étaient chers; ou bien ils tiraient leurs métaphores des vagues et des montagnes couvertes de pins ou de la source sur la lande, ou ils regardaient l'envers des feuilles du lespedeza automnal, ou ils comptaient combien de fois une bécasse lisse ses plumes à l'aube, ou ils comparaient l'humanité à un joint de bambou des-

1. Puisse notre maître
Vivre un millier d'âges,
Jusqu'à ce que les cailloux
Deviennent un rocher
Couvert de mousse.

2. Le mont Tsoukouba (à deux pics)
Projette une ombre
De ce côté-ci et de celui-là,
Mais l'ombre de Notre Maître
N'a pas d'ombre qui la recouvre.

endant un cours d'eau; ou ils exprimaient leur dégoût du monde par la comparaison de la rivière Yocino, ou ils feignaient d'entendre dire que la fumée ne montait plus du mont Fouzi, ou que le pont de Nagara avait été réparé: — dans tous les cas, c'était par la poésie qu'ils calmaient leurs cœurs. »

Toutes ces images sont des allusions à des poèmes très connus. Tsourayouki retrace brièvement l'histoire de la poésie japonaise pendant la période Nara, puis il continue en parlant des poètes plus récents, dont les effusions ont trouvé place dans la collection qu'il recueille. Les lignes suivantes peuvent avoir quelque intérêt en ce qu'elles sont un des premiers exemples de la critique littéraire au Japon.

« Henjo excelle dans la forme, mais la substance lui manque. L'émotion produite par sa poésie est évanescence, éphémère, et peut se comparer à ce que nous éprouvons en voyant le portrait d'une belle femme. Narihira déborde de sentiment, mais son langage est défectueux. Son vers est comme une fleur qui, bien que fanée et sans velouté, conserve cependant son parfum. Yasouhidé est habile à se servir des mots, mais ils s'assortissent mal à son sujet, comme si un boutiquier voulait se parer de fine soie. Kisen est profond, mais chez lui le rapport entre le commencement et la fin est indistinct. On peut le comparer à la lune automnale, qui, pendant que nous la contemplons, s'obscurcit des nuages de l'aurore. Nous avons peu de ses poèmes, de sorte que nous avons peu de chance d'arriver à le comprendre par la comparaison d'un poème avec un autre. Ono no Komatchi appartient à l'école de Soto-ori-himé des temps anciens. Il y a du sentiment dans ses poèmes, mais peu de vigueur. Elle est comme une aimable femme qui souffre d'une

mauvaise santé. Le manque de vigueur, cependant, n'est que naturel dans la poésie d'une femme. Les vers de Kouronouci sont pauvres de forme. Il ressemble à un bûcheron chargé de fagots se reposant à l'ombre des fleurs. »

Tosa Nikki.

Un autre ouvrage de Tsourayouki est le *Tosa Nikki* ou *Journal de Tosa*. Il fut écrit pendant un voyage de retour à Kiôto, après que le poète eut achevé son terme de quatre ans comme préfet de la province de Tosa.

Le premier article porte la date du 21^e jour du douzième mois, et nous savons par d'autres sources que l'année était la quatrième de Soheï. Cela le placerait donc, suivant le calendrier européen, quelque part dans les mois de janvier ou de février 935.

Tsourayouki commence par dire à ses lecteurs que ce genre de journal étant communément écrit par les hommes, le sien est une tentative d'écrire un journal de femme; voulant dire ainsi qu'il serait en langue japonaise et en caractères écrits japonais, non en chinois. Il raconte alors son départ du palais du gouverneur de Tosa et son arrivée au port où il s'embarqua. Il y fut accompagné par une grande foule de gens qui venaient prendre congé de lui. La plupart apportaient avec eux des présents, surtout des comestibles et du saké. Tsourayouki constate en ces termes le résultat : « Étrange à dire, ici nous sommes tous frais, sur le rivage de la mer salée. » Il ne mit réellement à la voile que le 27; les six jours d'intervalle étant principalement occupés par la disposition des présents ainsi que par une visite au

nouveau préfet, avec qui il passa un jour et une nuit à boire et à faire des vers, après quoi il prit définitivement congé. Le successeur de Tsourayouki lui serra la main au bas de l'escalier montant à la maison et ils échangèrent des adieux dans leur état d'ébriété, avec maintes cordiales expressions de bon vouloir et de dévouement de part et d'autre. Le jour suivant, cependant, nous trouvons Tsourayouki dans un état d'esprit tout différent. Il nous raconte que pendant son séjour à Tosa mourut une jeune fille qui était née à Kiôto, et que, parmi le remue-ménage et la confusion d'un port d'embarquement, les amis de la morte ne cessaient de penser à elle. Quelqu'un, dit-il, composa à l'occasion ce poème : « A la joyeuse pensée du retour pour Kiôto se mêle l'amère réflexion qu'il en est une qui n'y retournera jamais. » Un autre écrivain nous informe que Tsourayouki déplore ici la perte de sa propre fille, une enfant de neuf ans.

Mais les réjouissances n'étaient pas encore finies. Le frère du nouveau préfet fit son apparition sur le haut d'un promontoire pendant qu'ils faisaient voile vers la première escale, et ils furent en conséquence obligés d'atterrir sur le rivage, où il fallut se remettre à boire et à composer des vers. Tsourayouki ne semble pas avoir eu une très haute opinion de ces exercices. Il dit qu'il fallait les efforts unis de deux personnes de la troupe pour faire un mauvais vers, et il les compare à deux pêcheurs peinant avec un lourd filet sur les épaules. Leur gaité fut interrompue par le patron de la jonque qui les somma de rentrer à bord. Il y avait bon vent, disait-il, et il fallait profiter de la marée; et malicieusement Tsourayouki ajoute qu'il ne restait plus de saké. Ils s'embarquèrent donc et continuèrent leur voyage.

Le 29, ils n'avaient pas encore dépassé Ominato, petit havre distant de quelques milles seulement de leur point de départ. Ils y furent retenus pendant dix jours, attendant un vent favorable. Des présents de comestibles et de boisson lui parvenaient encore, mais plus modérément, et Tsourayouki relate avec regrets le sort d'une bouteille de saké qu'il avait assujettie sur le toit de la cabine et qui, déplacée par le roulis de la jonque, était tombée par-dessus bord. L'un des présents qu'on lui offrit était un faisan qui, suivant la vieille coutume japonaise, était attaché à un rameau de prunier fleuri. Certains joignaient des vers à leurs cadeaux. En voici un spécimen : « Plus haut que la clameur de la houle blanche sur le sentier de son retour sera mon cri de douleur d'être laissé derrière. » Tsourayouki remarque que pour qu'il en fût réellement ainsi, l'auteur devait avoir une voix bien puissante.

Le 9^e jour du second mois, ils quittèrent enfin Ominato. En passant devant Matsoubara ils admirèrent un large bosquet de vieux pins qui croît près du rivage. Tsourayouki mentionne avec quel plaisir ils regardaient les grues voletant parmi leurs cimes, et il transcrit le poème composé à cette occasion : « Jetant mes regards par-dessus la mer, au sommet de chaque pin une grue a sa demeure. Ils ont été camarades pendant un millier d'années¹ ».

La nuit tomba avant qu'ils eussent atteint leur prochaine escale. L'idée de poursuivre leur voyage pendant la nuit ne semble pas leur être venue. De plus leur jonque devait être de fort petites dimensions, puisqu'elle put remonter la rivière d'Osaka jusqu'à Yamazaki et le journal indique

1. La grue et le pin sont tous deux, au Japon, emblèmes d'une longue vie.

qu'elle dépendait beaucoup plus de ses avirons que de ses voiles. Voici la description que fait Tsourayouki de la tombée de la nuit :

« Tandis que nous avançons à la rame en contemplant cette scène, les montagnes et la mer devinrent tout sombres, la nuit s'épaissit et l'on ne pouvait plus distinguer l'est ni l'ouest; aussi nous remîmes tout souci du temps à l'esprit du maître du bateau. Même ces hommes, qui n'étaient pas accoutumés à la mer, devinrent fort tristes et plus encore les femmes, qui reposaient leur tête sur le plancher de la barque et ne faisaient rien que pleurer. Les marins cependant ne paraissaient pas s'en occuper et chantaient une mélodie. » Tsourayouki en donne quelques vers, puis il continue : « Il y eut encore beaucoup de choses de ce genre, mais je ne les écrivis pas. Écoutant le rire qu'excitaient ces vers nos cœurs se calmèrent quelque peu en dépit de la mer qui faisait rage. Il faisait tout à fait sombre quand enfin nous atteignîmes notre mouillage pour la nuit. »

Trois autres journées de voyage à loisir les amenèrent à Mourotsou, port qui se trouve à l'ouest de la corne orientale que l'île de Sikokou projette vers le sud. Le matin qui suivit leur arrivée, une pluie légère mais constante les empêcha de partir, et les passagers saisirent cette occasion d'aller à terre prendre un bain. Dans l'article qui concerne ce jour, Tsourayouki mentionne une curieuse superstition. Il nous dit que, depuis le jour où ils se sont embarqués, personne ne porte d'étoffes écarlates ou autres riches couleurs, non plus que de belles soies, de peur d'exciter la colère des dieux de la mer. Le jour suivant la pluie continua. C'était un jour de jeûne bouddhique et Tsourayouki l'observa fidèlement jusqu'à midi. Mais, comme aucune nourriture convenable

pour un jour de jeûne ne se pouvait obtenir à bord, il acheta avec du riz (n'ayant pas assez de menue monnaie) un *tai* que l'un des bateliers avait pêché la veille. Ce fut le commencement d'une sorte de commerce qui s'établit entre les matelots et lui, du saké et du riz étant acceptés en échange de poisson. Il n'y eut aucun changement dans l'état du temps jusqu'au 17, qui était le 5^e jour de leur arrivée à Mourotsou. Ce jour-là, ils se mirent en route dès le matin, avec la pleine lune éclairant une mer sans vagues qui reflétait si parfaitement le ciel que, suivant Tsourayouki, le ciel au-dessus d'eux et l'océan au-dessous ne pouvaient se distinguer. Il composa à cette occasion la stance suivante : « Qu'est-ce qui frappe contre mon aviron, tandis que le bateau avance sur la lune des profondeurs de la mer? Est-ce le buisson de l'homme de la lune? »

Le beau temps ne continua pas. Des nuages noirs qui se rassemblaient au-dessus d'eux alarmèrent le patron de la jonque et ils revinrent à Mourotsou sous une pluie battante et se sentant fort misérables. Trois pitoyables jours encore, ils furent obligés de rester là, en s'efforçant, avec un médiocre succès, de faire passer le temps en écrivant des vers chinois et japonais et, comptant chaque matin les jours que durait déjà ce voyage. Le 21, ils se mirent de nouveau en route. Un grand nombre de jonques partirent en même temps, ce qui était un joli spectacle que Tsourayouki admira vivement. « C'était le printemps, remarque-t-il, mais il semblait que sur la mer les feuilles d'automne fussent dispersées. » Le temps était maintenant au beau et ils entrèrent dans le canal de Kii.

Là, une nouvelle cause d'anxiété vint les troubler. Il semble que Tsourayouki, pendant qu'il exerçait le pou-

voir à Tosa, avait eu occasion de sévir avec rigueur contre les pirates de ces endroits, et il était probable qu'ils chercheraient maintenant à prendre leur revanche. L'un des commentateurs essaie de sauver la réputation de courage de Tsourayouki, en faisant remarquer que ce journal est supposé être écrit par une femme. La suite du récit montre que leurs craintes étaient, selon toute apparence, bien fondées. Deux jours plus tard nous les trouvons en prières, suppliant Kami et Hotoké¹ de les sauver des pirates. Les jours qui suivirent se passèrent en de constantes alarmes et, le 26, ils apprirent que les pirates étaient effectivement à leur poursuite, de sorte qu'ils abandonnèrent leur mouillage et gagnèrent le large en pleine nuit. Sur leur route se trouvait un endroit où l'on avait coutume de faire des offrandes au dieu de la mer. Tsourayouki fit offrir des nousa² par le capitaine. On les offrait en les jetant en l'air, confiant au vent le soin de les emporter sur la mer. Les nousa allèrent tomber vers l'est, et la route de la jonque fut selon cette même direction. A la grande joie de tous à bord, ils avaient maintenant un vent favorable, on disposa les voiles, et ce jour-là ils firent beaucoup de chemin. Les deux jours suivants, ils furent encore arrêtés par la tempête, mais le 29 ils reprirent leur voyage. Le 30, ils traversèrent l'entrée de la passe de Narouto, et la même nuit, à force de rames, ils atteignirent le détroit d'Idzoumi. Ils se trouvaient maintenant dans le Gokinaï, nom des cinq provinces qui entourent Kioto, et ils n'avaient plus à craindre les pirates. Le premier jour du second mois ils avancèrent fort peu, et, le second jour, l'article débute

1. Dieux sinto et bouddhistes.

2. Offrandes de chanvre, ou de feuilles de chanvre, faites aux dieux, en propitiation.

ainsi : « La pluie et le vent n'ont pas cessé; tout un jour et une nuit nous avons adressé nos prières à Kami et à Hotoké. » Le lendemain, le temps fut également mauvais, et le 4, le capitaine ne voulut pas partir, craignant sans aucune raison le mauvais temps. Sur le rivage à cet endroit il y avait d'innombrables coquillages et Tsourayouki composa ces vers sur un d'eux, qu'on appelle en japonais *ouasouré-gai* ou coquille de l'oubli : « Je voudrais descendre de mon navire pour ramasser la coquille d'oubli pour quelqu'un à l'égard de qui je suis plein de regrets douloureux. O vous, vagues montantes, emportez-la sur la rive. » Il ajoute ensuite que le véritable désir de son cœur n'était pas d'oublier celle qu'il avait perdue, mais seulement de donner à son cœur un instant de répit pour qu'il pût reprendre des forces.

Voici maintenant une partie de l'article concernant le 5^e jour, qui précéda leur arrivée dans la rivière d'Osaka. Ils se trouvaient devant Soumiyoci.

« Entre temps une soudaine rafale s'éleva et en dépit de tous nos efforts nous dérivâmes bientôt et fûmes en grand danger de couler. « Ce dieu de Soumiyoci, dit le capitaine, est comme les autres dieux. Ce qu'il désire, ce n'est aucun de vos bibelots à la mode. Donnez-lui du nousa en offrande. » L'avis du capitaine fut suivi, du nousa fut offert; mais comme le vent, au lieu de cesser, soufflait de plus en plus rudement et que le danger de la tempête et de la mer devenait de plus en plus imminent, le capitaine de nouveau déclara : « Parce que le cœur auguste du dieu n'est pas ému par du nousa, le navire ne bouge pas. Offrez-lui quelque autre chose à laquelle il puisse prendre plus de plaisir. » Conformément à ce désir, je me mis à rechercher ce qu'il serait préférable d'offrir : des yeux, j'en ai une paire, — alors je vais donner

au dieu mon miroir, puisque je n'en ai qu'un. Le miroir fut donc lancé dans la mer, à mon très grand regret, mais, aussitôt le sacrifice fait, la mer devint elle-même aussi unie qu'un miroir. »

Le lendemain, ils entrèrent dans la rivière d'Osaka. Tous les passagers, hommes, femmes et enfants, étaient pleins de joie d'atteindre ce point de leur voyage et, extasiés de plaisir, ils tenaient leurs fronts dans leurs mains. Plusieurs jours se passèrent alors à halier péniblement l'embarcation contre le fort courant de la rivière. Un jour de jeûne arriva pendant ce temps et Tsourayouki eut cette fois la satisfaction de l'observer convenablement en s'abstenant entièrement de poisson. Le 12, ils arrivèrent à Yamazaki, d'où ils envoyèrent chercher à Kiôto une voiture, c'est-à-dire l'un de ces chars à bœufs dans lesquels voyageaient les nobles, et, dans la soirée du 16 ils quittèrent Yamazaki en route pour la capitale. Tsourayouki éprouvait une grande joie à reconnaître les points de vue familiers; il mentionne que les jouets et les bonbons des enfants dans les boutiques avaient exactement le même aspect que lors de son départ, et il se demande s'il ne trouvera pas plus de changement dans le cœur de ses amis. Il avait à dessein quitté Yamazaki le soir, afin d'arriver de nuit dans sa demeure. Je transcris sa relation de l'état dans lequel il la trouva :

« Quand j'arrivai à ma maison et que j'en passai la porte, la lune qui brillait vivement me fit voir clairement son état. Elle était détériorée et délabrée au delà de toute description — pire même qu'on ne me l'avait dit. Le cœur de l'homme à la charge duquel je l'avais confiée devait être dans un semblable délabrement. La clôture entre les deux maisons avait été renversée, de sorte que les deux n'en paraissaient plus qu'une, et on

eût dit qu'il avait rempli les devoirs de sa charge en se bornant à regarder par les brèches. Et cependant je lui avais fourni à chaque occasion les moyens de la tenir en bonne condition. Néanmoins, cette nuit, je ne voulais, pour rien, lui dire ces choses sur un ton de reproche et, en dépit de ma contrariété, je lui témoignai ma reconnaissance pour sa peine. Il y avait en un endroit une sorte de mare où l'eau s'était amassée dans un trou auprès duquel croissait un pin. L'arbre avait perdu la moitié de ses branches et on eût dit que mille saisons avaient passé pendant mes cinq ou six ans d'absence. Des arbres plus jeunes avaient poussé alentour et tout était dans une condition des plus négligées, de sorte que chacun disait que c'était pitoyable à voir. Parmi d'autres pensées tristes qui s'éveillaient spontanément en mon esprit était le souvenir — ah! combien douloureux — d'une qui était née dans cette maison, mais qui n'y revenait pas avec moi. Mes compagnons de voyage babillaient gaiement avec leurs enfants dans leurs bras; mais moi, pendant ce temps, encore incapable de contenir mon chagrin, je répétais tout bas ces vers à quelqu'un qui connaissait mon cœur. »

Sans citer ces vers, nous nous bornerons à donner le dernier paragraphe du journal : « Je ne puis écrire tous mes nombreux regrets et souvenirs; adviene que pourra, je veux, ici, jeter ma plume au loin. »

Le *Tosa Nikki* est un exemple frappant de l'importance du style. Il ne contient ni poignante aventure, ni situation romanesque; il ne s'y trouve ni sages maximes ni documents dramatiques; son seul mérite est de décrire en langage simple mais élégant, et avec un tour humoristique et badin, la vie ordinaire du voyageur au Japon à l'époque où fut rédigé ce journal. Mais cela a suffi

pour lui assurer une place importante parmi les classiques japonais et le transmettre jusqu'à nos jours comme un modèle très estimé de composition en style japonais. Il a eu maints imitateurs, mais n'a jamais été égalé.

Takétori Monogatari et Isé Monogatari.

Le mot *monogatari*, qu'on va maintenant rencontrer très fréquemment, signifie « narration ». On l'applique principalement à la fiction, mais il y a des histoires véridiques qui se rangent sous cette dénomination.

Les dates et les auteurs de ces deux ouvrages sont inconnus. On peut cependant accepter cette opinion de l'éminent critique Motoōri qu'ils appartiennent à une époque un peu postérieure à la période Yenghi (901-922). Tous deux sont évidemment l'œuvre de personnes fort versées dans la littérature du temps, et familières avec la vie de la cour à Kiōto.

Le *Takétori Monogatari*¹ paraît avoir la préséance dans l'ordre des dates. C'est ce que nous appellerions un conte de fées. La scène se place aux environs de Kiōto et les personnages sont tous japonais. La langue est aussi, autant que possible, purement japonaise, mais on y trouve pourtant des traces abondantes d'influences étrangères. Tout le merveilleux est bouddhiste ou taoïste, et même la plupart des incidents sont empruntés aux légendes fabuleuses de la Chine.

Un vieillard qui gagnait sa vie à confectionner des

1. Traduit en anglais par Mr. F. V. Dickins dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, janvier 1887.